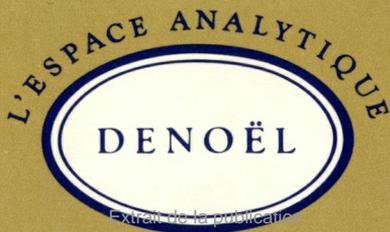


Geneviève Haag, Julia Kristeva,
Octave Mannoni, Edmond Ortigues,
Monique Schneider

Travail de la Métaphore

Identification / Interprétation

Présentation
de
Maud Mannoni



TRAVAIL DE LA MÉTAPHORE
Interprétation/Identification

Geneviève Haag, Julia Kristeva,
Octave Mannoni, Edmond Ortigues,
Monique Schneider

Travail de la Métaphore

Identification / Interprétation

Présentation
de
Maud Mannoni

L'ESPACE ANALYTIQUE
collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni

DENOËL

© by G. Haag, J. Kristeva, O. Mannoni,
E. Ortigues, M. Schneider
et Éditions Denoël, 1984
19 rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-22990-4

La mise au point du texte a été réalisée par Joël Dor.

Janvier 1983/juillet 1983.

Présentation

Maud Mannoni

Ce recueil rassemble des travaux d'analystes d'origine diverse (freudiens, kleinien, lacaniens) qui se sont réunis au cours de l'année 1982-1983 pour tenter une expérience de travail en commun. Chacun des exposés a fait l'objet d'un débat devant un public composé de membres du C.F.R.P. *, d'intellectuels, et d'analystes d'autres Écoles invités à se joindre à eux.

Ce sont ces conférences et débats qui se trouvent reproduits ici. Ils rendent compte de positions théoriques différentes articulées autour d'une expérience clinique commune, naturellement.

Il y a, on le sait, en psychanalyse, des théories différentes, mais elles peuvent se recouper quelque part comme des perspectives concourantes. Ce sont ces repères en apparence opposés qui se dégagent dans ces pages : les analystes utilisant les notions développementales et les critères biologisants pour rendre compte de leur expérience, s'expriment, en effet, dans une langue qui n'est pas celle de ceux pour qui l'analyse s'appuie sur une économie du désir. Mais à suivre l'analyste dans son cheminement clinique, on se rend compte (comme ce fut le cas de Winnicott), que les critères utilisés par eux

* *Centre de Formation et de Recherches psychanalytiques.*

dans *la pratique*, sont parfois d'un ordre quelque peu différent de ceux qu'ils utilisaient pour *théoriser* leur expérience. Tout en parlant en termes de développement, Winnicott utilisait, par exemple, dans la pratique, la notion de présence/absence, de jeu et contre-jeu, faisant une place à un espace pour la fantaisie qui devint lieu du transfert, des squiggles. Ce lieu n'est pas celui des pulsions.

On sait qu'on a quelquefois reproché aux élèves de Melanie Klein d'avoir privilégié le côté « réel » de la théorie et subordonné le monde de la fantaisie. En France on privilégia l'aspect structural de l'œuvre de Lacan aux dépens de l'aspect phénoménologique présent à une certaine étape de ses travaux. On oublia que Freud avait eu comme maîtres les romanciers anglais et que Lacan demeura marqué par les surréalistes, période de sa vie qu'il ne renia jamais. Mais l'effort de formalisation accompli durant cette dernière décennie en France, eut pour effet d'évacuer la langue dans laquelle l'analyste s'adresse aux patients, au profit de celle qu'ils parlent entre eux quand ils théorisent. Le danger de cette démarche fut la tendance des analystes à évacuer l'Imaginaire (et par contrecoup, le patient dans sa parole singulière).

Dans ce recueil, c'est cette parole que Kristeva tente de ressusciter. Elle applique la remarque de Freud : les grands écrivains – pour elle, Baudelaire et Stendhal – sont nos maîtres, parce qu'ils ont accès à des sources qui nous sont fermées. Dans cet exposé, les moyens que la psychanalyse peut mettre au service de ce qu'on appelle la « critique littéraire » (notion assez élastique) sont utilisés d'une manière exemplaire puisque ce n'est pas du tout de la même façon que sont analysés Baudelaire et Stendhal – du fait que le rapport de la littérature à la vie n'est pas de même nature chez l'un et chez l'autre.

A propos de l'idéalisation amoureuse (l'objet amoureux est une métaphore du sujet) et du transfert, elle fait entendre aux analystes en quoi le borderline échoue, là où le poète

« réussit » sa création poétique. Ce qui sauve le poète, dit Kristeva, c'est d'être créateur (d'un espace psychique) et esthète. Elle laisse entendre la part de jeu et d'identification au patient dont a besoin l'analyste s'il veut arriver à déloger le patient borderline de sa forteresse. Il existe, laisse-t-elle entendre, un style d'interprétations qui aboutit à une « chosification » (au plan de la réalité) des « contenants parentaux », biographie, etc., tout comme une hypersymbolisation peut, elle, aboutir à supprimer l'histoire. Elle réintroduit la visée indispensable et féconde de réhabiliter l'Imaginaire dans la cure. Seule une certaine hystérisation du discours est susceptible de créer l'espace où une analyse peut avoir lieu (dissolution, soustraction, désêtre). Cet espace de jeu nécessaire à l'analyse, suppose, laisse entendre Kristeva (après Lacan) que la dialectique des bons et mauvais objets kleinien soit traduite dans le *langage du désir* (car ils ne sont pas objectivables dans le corps de l'enfant). Ce mauvais objet, qui est aussi fondamentalement bon, l'enfant tour à tour l'est, le gagne et le perd dans un contexte où, en effet, c'est comme *sujet en proie au désir* qu'il doit arriver à se situer.

C'est le *rejet* et la possibilité première de destruction qui fabrique la réalité et permet (conjointement à la rêverie maternelle et au jeu avec son enfant) l'émergence d'un espace de fantaisie. Le poète laisse la violence se dire, là où le psychotique s'en trouve parfois anéanti.

C'est Winnicott qui, on le sait, substitua à *l'observation* (en usage chez Anna Freud, pratique à laquelle Geneviève Haag fait retour dans ce recueil), *la participation à la scène de l'inconscient*, en y prenant une place d'acteur (son propre inconscient étant interpellé par celui du patient par le truchement du jeu et des squiggles).

Cette interpellation par le drame de l'autre est également à l'œuvre dans le travail accompli par Geneviève Haag avec les enfants autistes. La formulation théorique est kleinienne, mais ce à quoi l'auteur nous sensibilise, c'est au pouvoir des

mots. Ce sont des mots qu'elle tente de mettre sur l'horreur, la haine et c'est à ces mots que l'enfant répond dans un langage sans paroles.

Françoise Dolto au cours d'une intervention particulièrement originale et vivante, rappelle aux analystes que le patient est à situer dans un contexte et dans une histoire : il faut trois générations pour fabriquer un psychotique. Dolto souligne l'importance de pouvoir retrouver dans le transfert – grâce au support d'une parole – le vécu d'une situation antérieure à la maladie. C'est le non-dit d'une situation restituée par l'adulte à l'enfant qui lui permet de prendre appui sur les repères perdus les plus féroces. Lorsque la « sécurité de base » du bébé a été menacée (sa continuité d'être avec la mère), il en meurt, car le désir n'est plus possible.

Geneviève Haag et Françoise Dolto laissent entendre toutes les deux la façon dont le soignant se trouve « marqué » par le drame de l'enfant autiste. Le savoir qui naît de cette confrontation à la maladie, mais aussi du transfert sur le patient, ce savoir expose l'analyste aux affres d'une nouvelle vérité et lui fait entrevoir la position leurrante d'une maîtrise scientifique. Le savoir sur la maladie naît de la maladie elle-même.

Freud a parlé en empruntant les concepts au savoir de son époque. Il a interrogé la biologie et les sciences de son temps, mais il sut laisser parler le langage, faire jouer le travail du rêve, de la métaphore, interroger le mouvement de déplacement propre à la fonction signifiante du langage (*métonymie* *), l'autre versant de la fonction signifiante étant la *métaphore*. Ce qui donne à la métaphore son pouvoir évocateur, c'est tout ce qui est tu (le retour du refoulé) et c'est la censure qui est à l'œuvre dans la métonymie. L'in-

* *La métonymie en déplaçant le désir du sujet sur quelque chose d'apparemment insignifiant, connote le manque à être constitutif du désir.*

conscient en psychanalyse, laisse entendre Octave Mannoni, se manifeste par des effets rhétoriques qui comme tels, échappent aux règles strictes linguistiques (les lois de la grammaire et la syntaxe). L'inconscient procède par effet de métaphore et c'est cela que le rêve découvre.

Une théorie du langage qui refuserait l'hypothèse de l'inconscient, risque de privilégier la présence d'un sujet psychologique commandé par le stimulus-réponse, voire hanté par les « stratégies de perception », les systèmes de paradoxes érigés en thérapies. En faisant du langage une variété de comportement, les auteurs anglo-saxons (Bateson) méconnaissent l'importance de l'écart qui sépare le discours conscient du discours inconscient et oublient que le discours ne peut s'articuler au niveau du désir que parce qu'il y a des brèches à colmater.

Les auteurs (Kristeva, O. Mannoni) ont à l'esprit le danger qui consisterait à réduire le langage à n'être plus qu'un pur instrument ou outil de la communication. Cette position influencerait sur une pratique qui risquerait de s'infléchir vers le dressage, dès lors qu'on voudrait ignorer la façon dont la parole participe de l'inconscient, inconscient, metteur en scène de ce que le sujet ne sait pas ce qu'il dit.

Julia Kristeva a privilégié dans le discours l'aspect de *jeu identificatoire*. Edmond Ortigues *, s'est efforcé par contre, de réintroduire la notion de *repère identificatoire* avec les paramètres fournis par l'anthropologie. Il montre comment la parole ne prend sens qu'en référence aux discours des autres. *Seule la structure symbolique de la famille (structure qui comporte nécessairement un signe de l'absent, du tiers médiateur) permet à chacun de savoir « qui je suis », « qui tu es »,*

* *Le rapport d'Ortigues posait les questions difficiles de communication entre anthropologues et analystes. Les critères de vérification ne sont évidemment pas les mêmes pour l'analyse et pour l'anthropologie. Le souhait d'Ortigues serait – mais est-ce réalisable? – qu'ils soient les mêmes dans les deux disciplines.*

et de recevoir en gage de reconnaissance un nom... Nous portons un nom de famille qui est le nom de nos morts.

Ortigue rappelle aux analystes l'importance qu'il y a pour eux de pouvoir s'interroger sur *la place que les parents assignent à l'enfant. Qu'est-ce qu'être un homme ou une femme dans cette famille-là?* est la question qu'il pose, évoquant la pesante homéostasie du groupe familial dans les cas de psychose. Tout changement du patient risque dès lors de mettre en danger vital l'un ou l'autre membre de la famille.

C'est sur un texte de Monique Schneider que le livre se referme. Elle propose au lecteur une lecture de Freud dans laquelle se trouvent mises à plat ses failles et ses faiblesses. La question qui insiste tout au long de son travail est, comme le fait remarquer Conrad Stein, une question relative à l'éthique de la psychanalyse, et qui concerne les identifications du psychanalyste et la nécessité dans laquelle il se trouve d'avoir à un moment à se déprendre des leurres du transfert.

Un Mallarmé pour les Analystes

Octave Mannoni

Ce n'est pas facile de parler de Mallarmé – et pourquoi, surtout, en parler à des analystes? Peut-être parce que Mallarmé a un rapport tout à fait particulier au langage. Il en exploite le versant où la linguistique ne peut, par nature ou plutôt par construction, prendre pied – et cela a quelque rapport avec la position des analystes. Il s'est attaché à exploiter des aspects du langage dont nous ne pouvons pas dire s'ils sont ceux de son *essence masquée* ou de ses *défauts constitutifs*. Il a dit, d'une façon énigmatique et qu'il faudra expliquer : *La poésie rémunère le défaut des langues*. La linguistique ne veut rien savoir de ce genre de questions, pour elle les langues n'ont pas de défaut, pas plus que les corps simples pour les chimistes, ni les planètes pour un astronome. (Quand je parlerai de *linguistique*, je considérerai seulement la linguistique qui, ouvertement ou non, vise au statut de science positive. Il y a des sémioticiens ou des sémanticiens qui échappent à ces critiques et qui s'écartent du logico-positivisme – Benveniste, par moments, ou Jakobson, par moments aussi, et d'autres sans doute.)

Il y a dans ce genre de questions une obscurité qui, peut-être, ne sera jamais dissipée, à cause de la façon dont le savoir positif *déplace* l'ignorance. L'idée que la science déplace l'ignorance est très importante pour nous. On a vu que les

neurologues avaient une idée scientifique du rêve (en étudiant, par exemple, les ondes cérébrales). Du coup l'ignorance déplacée était jetée sur ceux qui voulaient lui trouver un sens – ce sens a été sauvé par Freud. Cette évolution du savoir commence avec Descartes, et ce sont là des questions qui interrogent la psychanalyse – ce qui ne prouve pas qu'elle puisse y répondre. Un analyste peut, par exemple, ignorer complètement ce qu'on peut savoir sur le système nerveux, il ne peut pas se désintéresser des problèmes que pose la parole – et il découvre vite ce paradoxe : que la linguistique n'a rien à lui apprendre non plus. Ce n'est pas absolument vrai car elle peut le débarrasser de certaines opinions *naïves*, mais sans rien lui apporter de positif ni d'utilisable. C'est à conforter cette thèse que va me servir cette étude sur Mallarmé.

A l'égard de la *neurologie*, Freud a eu une attitude que l'on pourrait juger ambiguë; cependant d'ambiguïté il n'y en a pas. C'est une attitude qu'il faudrait plutôt qualifier d'*académique*. Il gardait comme une espérance assez vague, à savoir : que ce que découvrait la psychanalyse devait bien avoir une doublure inconnue du côté du système nerveux. Et d'autre part quand un psychologue utilise des mots comme *excitation* ou *tension*, ne fait-il pas des espèces de métaphores neurologiques? Il suffit de lire ce que Freud écrit du « signal d'angoisse » pour se convaincre qu'il empruntait bien ses métaphores théoriques aux neurologues, qui eux ne s'intéressaient pas à l'angoisse. Mais si je dis que cela n'a jamais été plus loin que les références académiques, c'est que jamais Freud n'a proposé une solution neurologique à un problème analytique réel. Chez Charcot, à propos des paralysies hystériques, il a démontré sans peine que les connaissances neurologiques ne servaient à rien, sinon justement à cette démonstration. Mais si on se trouve, dès lors, amené à considérer ces paralysies comme des effets de parole, cela ne nous autorise pas à nous tourner du côté des lin-

Travail de la Métaphore

Cinq auteurs, cinq exposés.

Les thèmes : un Mallarmé pour les analystes ; l'identification et le champ de la métaphore ; les repères identificatoires dans la formation de la personnalité ; les premiers niveaux d'identification : clinique des psychoses précoces ; les métaphores de l'acte interprétatif dans l'Interprétation des rêves.

C'est-à-dire des études allant de la pratique analytique à une réinterrogation de la théorie (une place étant faite à la lecture des romanciers, l'anthropologie, la lecture des textes freudiens).

Le titre : le travail de la métaphore.

L'inconscient procède par effet de métaphore et c'est cela que le rêve découvre. La notion de jeu identificatoire se trouve interrogée dans une visée de réhabiliter l'Imaginaire dans la cure. Une place est faite à la notion de repère identificatoire, avec les paramètres fournis par l'anthropologie. Sans oublier l'apport essentiel à la psychanalyse que constituent la cure des psychoses précoces et l'attention apportée aux nourrissons sains et en détresse.

Les auteurs : quatre psychanalystes appartenant à des écoles différentes (freudiens, kleinien, lacaniens). Un philosophe ayant œuvré en son temps à la prise en compte, dans l'observation analytique, des différences culturelles.

Les intervenants aux débats : on y trouvera, entre autres, Chawki Azouri, Marie-Claire Boons, Françoise Dolto, Anne Levallois, Michel Neyraut, Jacques Sédat, Conrad Stein, Charles Zygel.

L'ESPACE ANALYTIQUE

Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni
aux Éditions Denoël, Paris.

Maquette de couverture : Arlette Boudier



3.84 
ISBN 2.207.22990.4

Extrait de la publication

82 FF TTC